

*Liliane Giraudon*

# La Fiancée de Makhno



P.O.L

# La Fiancée de Makhno

## DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

LA RÉSERVE (1984)  
« LA NUIT » (1985)  
DIVAGATION DES CHIENS (1988)  
PALLAKSCH, PALLAKSCH, Prix Maupassant de la Nouvelle (1990)  
FUR (1992)  
LES ANIMAUX FONT TOUJOURS L'AMOUR DE LA MÊME MANIÈRE (1995)  
PARKING DES FILLES (1998)  
SKER (2002)

*Chez d'autres éditeurs*

TÊTES RAVAGÉES : UNE FRESQUE, La Répétition (1978)  
JE MARCHÉ OU JE M'ENDORS, Hachette-Littérature/P.O.L (1982)  
BILLY THE KID, in memoriam Jack Spicer, Manicle (1982)  
MAD-MAX TIRE MIEUX QUE MALLARMÉ, avec Georges Beaumont, livre-sculpture, pièce unique (1982)  
SOME POST CARDS ABOUT C.R.J. AND OTHER CARDS, en collaboration avec Jean-Jacques Viton, Éditions Spectres Familiers (1983)  
QUEL JOUR SOMMES-NOUS (avec un polaroïd de l'auteur), Ecblode (1985)  
∞, avec six vignettes de Nanni Balestrini, La Main courante (1987)  
WUNDERTÜTEN, avec Jean-Jacques Ceccarelli, Éditions CK (1988)  
ONZE CHAMBRES POUR ROBERT WALSER, avec Jean-Jacques Ceccarelli, Éditions CK (1989)  
MARINA TSVÉTAÏÉVA, avec Henri Deluy, La Main courante (1992)  
MALMOUSQUE (intervention de Frédéric Deluy), Parcelle (1996)  
BAUDELAIRE BENJAMIN MARSEILLE, avec Jean-Jacques Ceccarelli et Patrick Box, Cornaway (1997)  
ANNE N'EST PAS SUZANNE (photo Casa Factori), La Main courante (1998)  
HOMOBIOGRAPHIE, avec la Cosmetic Company, Farrago (2000)  
CARNET DE NUIT À REYKJAVIK, Anthologie Fidel Arthelme X (2004)  
L'ONANISME D'HAMLET, Les Cahiers de la Seine (2004)

*Traductions*

CIELI, de Nanni Balestrini, traduit de <Néant> l'italien avec Jean-Jacques Viton, Tam-Tam (1984)  
PORTRAIT DE A. HOOPER ET DE SON ÉPOUSE, de Carlos A. Aguilera, traduit de l'espagnol (Cuba), Farrago (2000)

*Anthologie*

29 FEMMES, poésie en France depuis 1960, avec Henri Deluy, Stock (1994)



Liliane Giraudon

# La Fiancée de Makhno

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2004  
ISBN : 2-86744-997-9  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

« Au matin j'ai annoncé que  
j'avais imaginé une histoire. »

Marie Shelley

« Il faut corrompre les actualités  
de son époque. »

Ingeborg Bachman





à Michelle Grangaud  
à Josée Lapeyrère  
et à Anne Portugal



**1**



## DANS SES BRAS

Comme lui. Comme lui, elle fait trois repas par jour. Dans l'intervalle, elle ne mange rien, mais ce qui s'appelle rien.

Le matin de la compote, des biscuits et du lait. À deux heures et demie, elle précise du bout des lèvres avec une ironie mêlée de dégoût, sifflant entre ses dents les deux dernières syllabes, « la même chose que les autres », dans l'ensemble un peu moins, dans le détail encore moins de viande que peu, et davantage de légumes. Tout semble jaillir d'elle vers l'intérieur de quelques autres parce que rien ne jaillit vers le dehors.

Le soir à neuf heures du yaourt, du pain, du beurre, des noisettes de toutes sortes, des châtaignes, des dattes, et selon la saison des figues, du raisin, des

amandes, des raisins secs, des graines de potiron, des bananes, des pommes, des poires, des oranges.

Elle ne cesse de le singer.

Singerie. Guenon. Devient guenon. Elle a commencé par la photo. Celle aux grandes oreilles. Je lui avais pourtant dit :

Regarde les oreilles. Un rat. Musqué. Habile. Cravaté, impeccablement cravaté, une pochette peut-être blanche, rappel de la chemise et plus bas les manchettes.

Plus bas encore la main semblant caresser sans y toucher la jupe de la teutonnette.

Lui est debout. Elle est assise.

Le coït comme châtiment au bonheur de vivre ensemble.

Le cercle.

Le cercle limité par crainte, dégoût du mensonge.

Elle a éconduit tous les fiancés. Surtout ceux qui la faisaient jouir.

Mais elle ment.

Elle en garde toujours un. En change souvent. L'un chassant l'autre. Elle dit qu'ainsi Franz supporte mieux.

L'autre jour le jeune homme roux.

Celui qui ressemblait à un mouton.

Délicat

Buvant du lait.

Comment il l'a défoncée, là dans le couloir. Sur les tapis.

Quelques figues, des châtaignes. D'abord goudronneuses et âcres, elles deviennent blanches, bleues enfin.

Souvent elle ouvre la fenêtre, laisse le froid terrible entrer dans la chambre.

Nue, son sexe frise. Muets, les pets qu'elle égraine (sottise de son alimentation) font dans l'air de petits nuages couleur de crème.

Elle happe le brouillard. Fait des exercices. En vue de quoi? Pourquoi? En vain.

Toute graisse fondue, martèle le sol de ses pieds minuscules, les chevilles enveloppées de chiffons. Comme si elle rêvait un jour de sortir. Accomplir le seul acte que lui interdit son sexe. Lui, qui pourtant dispose de ce privilège, ne la lâche pas. Ils forment ce qui dehors s'appelle un couple. En dépit de ma présence.

Moi je vis dans leur ombre. C'est du moins ce que je leur laisse croire, car mon existence est plus grande, plus vaste que la leur.

Je les regarde. Lui.

C'est lui qui est particulièrement haïssable dans cette chemise qui lui serre le cou.

Quand la nuit tombe, je me raccroche à des abstractions.

Parfois nous sortons. Toujours (pour elle) dans les limites du Centre. Des kermesses ou des bals. Elle aguiche. Elle adore le faire.

J'ai honte pour elle. Je sais bien que c'est uniquement pour Franz. L'amener à ôter son chapeau devant les autres, défaire son gilet. Lui prendre les mains, lui tapoter les mains pour l'entendre rire comme une niaise. Moi, je me trouve toujours derrière elle (elle boit trop) et je lui glisse dans l'oreille : « Il t'entube, tu ne vois pas que ce salaud t'entube, il n'a d'yeux que pour La Gazelle. »

Elle sanglote. Elle sanglote dans un misérable mouchoir, tête penchée, morve, le buste légèrement incliné, aspirant avec bruit comme pour chercher l'air, un air qui se trouve pourtant abondant car j'ai ouvert la fenêtre en grand sur la neige qui enveloppe tout à cette heure, bois des arbres nus, chants des oiseaux encore à ce jour survivants.

Sangloté en lisant le compte rendu du procès d'une certaine Marie Abraham, vingt-trois ans, qui, poussée par la faim et la misère, a étranglé sa fille Barbara, âgée de près de neuf mois, avec une cravate qui lui servait de jarretière et qu'elle avait détachée.

Je connais le texte pour l'avoir depuis longtemps repéré, ce picotement désagréable comme chaque fois qu'un tas de simples lignes renversées sur le papier se met à piétiner avec précision



quelque chose en moi et je lui dis, lui ôtant le texte des mains.

Histoire schématique, il a relevé ça uniquement pour nous toucher, nous émouvoir, parce qu'ici, au Centre, nous finissons par nous sentir coupables de ne pas être comme ceux du dehors, alors que c'est tout le contraire,

Nous devrions bénir le sort qui nous a permis d'habiter ici et d'y vivre séparés des autres, tous ceux qui dans notre existence précédente ne cessaient de nous contraindre et de nous harceler.

D'ailleurs Frieda le disait encore hier pendant le service sexuel, nous avons les journaux, nous avons les sorties,

Il ne faut pas se plaindre,

Et je lui ai mis sous les yeux l'histoire découpée pour elle, pour son éducation, car je me dois de la poursuivre, je l'ai juré à Minette sur son lit de mort et on n'en finit jamais d'apprendre, de soi et des autres, et un frère plus qu'une mère accompagne sa sœur, jusqu'à ce qu'un jour un époux le remplace, aussi j'ai découpé pour toi ce fait divers dans la presse locale, quelque chose de local, de véritablement local et qui s'est passé tout près des bains où nous nous rendons parfois lorsque le temps s'y prête, derrière le mur du jardin, oui, le jardin où poussent ces parterres de mauves que tu apprécies tant et qui te font pousser de

petits cris, de l'autre côté du mur, celui où tu poses toujours tes mains, mais Marie s'appelait Sara, l'enfant venait de naître, Sara n'avait pas atteint l'âge de quinze ans et vivait dans la rue, oui, la rue, cet espace dont tu rêves et que ton sexe t'interdit,

C'était plutôt le matin, la rue entièrement vide, la cravate c'était un lacet, ils ne précisent pas lequel ni son usage,

Si tu lisais autre chose que les vomissures de ce choucas, tu verrais, tu serais informée et tu connaîtrais mieux l'existence, toi tu ne connais que le hors-d'œuvre et l'avenir est un nuage, pas même une soupe.

Mais elle, elle s'en fout, elle lace les siens, ceux de ses bottines, qui la rendent encore plus « sale genre », renifle de plus belle, murmure qu'elle n'a que des rêves et pas de sommeil et que d'ailleurs, sa chambre n'est pas la mienne.

Pourtant, la chose est claire. Elle et moi avons la même chambre. Et c'est lui, brûlant de chaînes, qui occupe le canapé.

Quand il murmure entre ses dents qu'il est plus vacillant que jamais, qu'il ne sent que la violence de la vie, qu'il est vide, absolument, je sais qu'il ment. Que c'est une posture. Comme sa manière de se tenir.

Ce dos courbé, les mains, les bras embarrassés serrant brassant du papier, paperasses, les livres dont il ne cesse de répéter qu'ils représentent son seul bien, les épaules de travers, cette froideur qu'il cache mais que je démasque, je lui dis,

Je lui dis tu es un rat,

Tu es un rat avec elle comme avec toutes les autres, mais moi, tu ne m'auras pas, rappelle-toi le chariot vide et le cheval, son cou. Au-dessus le fouet et au bout la main que nous regardions s'agiter sans comprendre,

Ce jour-là lorsque nous sommes rentrés je t'ai démasqué, tu n'en as rien su mais pour moi ça a été fini ou plutôt quelque chose a enfin pu commencer.

## LE TEMPS EST DEHORS

Je ne cesse de le répéter. Je suis d'ailleurs le seul à tenir ouvertement ce discours. Nous devons apprendre à utiliser les organes internes de nos corps, à les retenir, à les réunir et à les isoler.

Ici, c'est idéal.

On peut occuper cette zone frontière entre solitude et vie commune sans les tracasseries du dehors. Bien sûr il y a eu le transfert, nous avons perdu notre maison, tous nos biens, ils ont confisqué mes chaussures, m'ont obligé à marcher pieds nus devant eux, mais je leur ai dit. Je leur ai dit qu'ils avaient beau essayer de répéter, ce serait toujours différent. Les actes sont toujours différents pour la bonne raison que la première fois permet de penser la seconde comme la seconde. Quoi qu'ils fassent, ils font autre

Achévé d'imprimer en janvier 2004  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1841  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : février 2004  
*Imprimé en France*



Liliane Giraudon  
**La Fiancée de Makhno**

Cette édition électronique du livre  
*La Fiancée de Makhno* de LILIANE GIRAUDON  
a été réalisée le 17 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en janvier 2004  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782867449970)  
Code Sodis : N45186 - ISBN : 9782818007068  
Numéro d'édition : 2774